

La ruelle de la rhubarbe-du-diable

Rollande Boivin

Volume 10, numéro 1-2, printemps-été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, R. (1995). La ruelle de la rhubarbe-du-diable. *Brèves littéraires*, 10(1-2), 14-16.

ROLLANDE BOIVIN

La ruelle de la rhubarbe-du-diable

Je suis cette petite fille qui joue dans la ruelle. J'ai bloqué la rue Sainte-Famille avec une barrière de bois démantibulée. À l'autre bout, deux lilas guettent tous les envahisseurs qui oseraient entrer ici. Je suis seule dans la ruelle. Enfin, presque seule.

Le chapeau de travers, la bouche pleine, trois poubelles grises font la sentinelle. Elles dégagent des odeurs de légumes pourris ! L'une d'elles a dans sa gueule un cahier gros comme un dictionnaire. Boursoufflé, taché de gris, de brun, de vert.

– Une belle prise, Poubelle, une belle prise !

Délicatement, je retire le morceau. Un pissenlit l'entortille. Un pied de laitue et des fanes de carottes glissent de son dos. Quelle veine ! Ce cahier contient au moins mille carrés de tissus découpés en zigzags et collés sur des cartons blancs. Des noirs, des bruns, des gris, des marine. On dirait un catalogue d'échantillons pour choisir des pantalons d'homme. Je cherche les plus beaux et les arrache. Les pose sur l'asphalte. Je choisis des costumes. Pour mon père. Perdu.

Quelque part, j'ai une mère. Ici, dans la maison appuyée à la ruelle, une tante. Elle me tricote un pull bleu tendre. Pour accompagner ma jupe grise des jours de sorties. Aujourd'hui, je porte mes salopettes, une chemise à fleurs et mes souliers rouges. Pas besoin de chapeau. Le soleil entre à peine dans la ruelle. Quelques rayons, le matin. Le reste du temps, il se perd derrière la clôture du voisin. Il joue dans les arbres et ne dépasse jamais la ligne des poubelles.

Entre les poubelles, là où finit l'asphalte, la rhubarbe-du-diable partage la terre et l'ombre avec trois pissenlits. Vert foncé, chétive et poilue, elle est au diable. Réservée pour lui seul. Il n'est pas difficile. Dans l'enfer où il vit, sa rhubarbe ne lui fournira pas beaucoup de jus pour le désaltérer. Je n'oserais quand même pas la lui arracher ! Le diable doit beaucoup voyager. Quand vient-il ramasser ses rhubarbes ?

J'empile tous mes tissus. Puis les éparpille. Il me faudrait des ciseaux. Je rentre à la maison et emprunte l'instrument dans le tiroir de la cuisine. En passant par le jardin des lilas, je cueille tous les pissenlits. Je bouscule un peu les poubelles et enlève toutes les rhubarbes.

– Écoute, le diable, j'ai pris tes rhubarbes.

Dans un couvercle de poubelle, j'aligne les rhubarbes et les encerce avec mes fleurs de pissenlit. C'est beau !

J'organise une ronde autour du plat. Un carré bleu, un gris, un noir. Il me reste une pile de tissus. Avec les ciseaux, je taille un rond, des rectangles et des triangles.

Je les assemble en bonhomme. Voilà mon père! Je répète l'opération en plus petit. C'est moi.

— Bonjour le diable ! Pour toi, j'ai cueilli la rhubarbe. Tu la connais, elle est dure à sortir de terre. Je te donne mes pissenlits et tous mes tissus. Toi, tu m'apportes mon père. Regarde ! Il a des pantalons marine, un chandail gris, des souliers noirs, des cheveux noirs et des yeux bleus. Je t'attendrai ici.